

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

De Bernard-Marie Koltès

Musique et mise en scène de Roland Auzet

Avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet



©Christophe Raynaud de Lage

Du mercredi 3 au samedi 20 février 2016

Du mardi au samedi à 21h. Matinées les samedis 13 et 20 février à 15h

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD

37 (bis), boulevard de la Chapelle – 75010 Paris / métro : La Chapelle

réservations : 01 46 07 34 50 / www.bouffesdunord.com

tarif plein : 30€ / tarif réduit : 24€ à / tarif jeune : 16€

tarif plein abonné : 24€ / tarif réduit abonné : 19€ à / tarif jeune abonné : 13€

CONTACTS PRESSE

MYRA / Rémi Fort et Valentine Arnaud

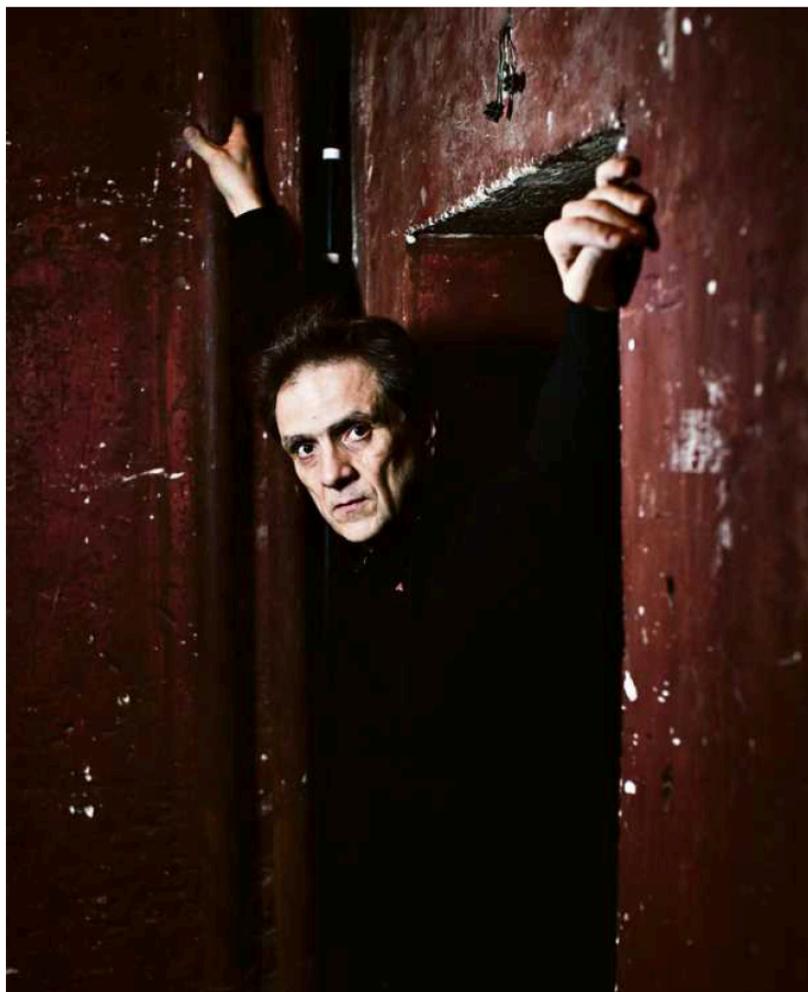
01 40 33 79 13 / myra@myra.fr / www.myra.fr

OPUS 64 / Valérie Samuel et Amélie de Pange

01 40 26 77 94 / a.depange@opus64.com / www.opus64.com

COMPAGNIE ACT-OPUS / Olivier Saksik

06 73 80 99 23 / olivier@elektronlibre.net



Dans la multitude des chants

Roland Auzet Artiste polymorphe, passé par le théâtre et le cirque, ce percussionniste signe une mise en scène éclatante d'une pièce culte de Koltès.

L'entrée des artistes se trouve le long de la ligne de métro. Juste en face des tentes de réfugiés. Roland Auzet vient ouvrir en personne. Le metteur en scène a investi le matin même le théâtre des Bouffes du Nord pour trois semaines. Son *Dans la solitude des champs de coton*, la plus connue des pièces de Bernard-Marie Koltès, tranche avec la tradition. Deux femmes, excellentes comédiennes, interprétant les rôles du dealer (Anne Alvaro) et du client (Audrey Bonnet). Autre originalité: à son arrivée, le spectateur est équipé d'un casque avec lequel il va suivre toute la pièce, dans une prégnante intimité des mots. Le début se déroulait même sur le terre-plein du carrefour bigarré de La Chapelle, dans le va-et-vient de la circulation, avant de se poursuivre dans la salle. Au bout de deux soirs, la préfecture de police a dit niet, état d'urgence oblige.

Qu'est-ce qui fait courir Roland Auzet? Jeudi à Lyon, vendredi à Toulon, dimanche à Liège. Des projets à foison, au carrefour de la musique, du théâtre, du cirque, de la littérature. Des compagnonnages aussi éclectiques que ceux vécus avec Pierre

Boulez, Jérôme Thomas, Michel Portal... Sa biographie le définit sans l'épuiser comme «*artiste polymorphe*». Le percussionniste – mais pas que – va toujours où on ne l'attend pas. Un peu à l'image du titre d'un de ses disques, *la Vie c'est marrant comme ça change!* Sur un gradin des Bouffes du Nord, dans une semi-obscure remplie des cliquetis et des voix des techniciens, l'homme au visage fin et sec dévide une ligne de vie sinusoïdale.

Le point zéro se trouve «*dans le Sud*», terme vague pour désigner une zone entre Avignon et Salon-de-Provence. Le petit Roland a vu le jour à Cavailon. Un père, boulanger, qui «*disparaît*» quand il a huit ans. «*Comment ça, "disparaît"?*»? Geste vague de la main, pour mimer un «*pfuit*». Le fils retrouve la trace de la nouvelle boutique du paternel dix ans plus tard. Toc-toc sur la vitre au petit matin. «*Il a dit: "Les croissants ne sont pas prêts". Je n'avais pas imaginé un seul instant qu'il puisse ne pas me reconnaître.*» Chacun avait eu le temps de devenir quelqu'un d'autre. L'escamotage volontaire du père sonne comme un premier point de divergence. Les deux frères

sont placés en pensionnat jésuite à Avignon. Dans cette prison scolaire, la seule ligne de fuite consiste à faire de la musique à l'extérieur, avec une vieille Polonaise. «*Mais ça aurait pu être du basket, du handball ou du macramé...*» Dans cet tirage aléatoire, Roland Auzet pioche piano et accordéon.

A 16 ans, il parvient à prendre la tangente pour le giron formateur de la SNCF. Il se balade de Béziers à Lyon, de Lyon à Marseille... Terminus Paris pour le jeune homme impatient. Il a 21 ans et en poche un pécule de démissionnaire de 80 000 francs. Sa mère, remariée à un agriculteur, est «*furax*». Depuis la vieille Polonaise, il n'a en tout cas pas arrêté de jouer. Bambin, sa tête dépasse à peine du haut de l'accordéon. Ado, il embraye sur les percussions au conservatoire de Béziers. «*Si tard, vraiment?*» «*C'est un corps à corps. Les percussions réclament un engagement, un rapport franc avec la scène et le reste du monde.*» En lui vibre la hargne de la bête à concours. «*J'étais dressé comme un pitbull, pour me battre.*» Et gagner: prix de virtuosité, premier prix d'interprétation au concours de Darmstadt, lauréat de la fondation Marcel Bleustein-Blanchet... Il donne 150 concerts par an, travaille la musique huit heures par jour et réalise *Histoire d'un Faust* avec son «*maître*», le compositeur Iannis Xenakis.

Un jour, au conservatoire de Paris, un prof signale qu'une compagnie cherche un percussionniste pour un cacheton. Nouveau point de divergence.

«*C'est là que j'ai rencontré mon premier homme de théâtre, Jean-Louis Hourdin, et puis Brecht, et Maïakovski. A 25 ans, j'avais l'impression d'avoir raté le film.*» Chez Hourdin, il joue sur scène, apprend à concevoir en collectif et rencontre Véronique, une trapéziste. Ensemble, ils passeront une saison chez Fratellini, une autre au cirque Gruss où il endosse la double peau de clown musicien. Avec la naissance de Victor, en 1993, il décide d'arrêter la musique et achète une maison en Bourgogne. «*J'avais besoin de prendre du temps et de voir grandir mes enfants.*»

La deuxième, Victoria, arrivera deux ans après. Une fois au vert, il planche sur ses propres dadas entre deux dressages de chevaux.

Puis, de nouveau à Paris, il appelle Laurent Bayle, successeur de Boulez à l'Ircam, et suit des cours de composition. Au début des années 2000, Roland Auzet entre comme en fusion, conjuguant toutes ses cordes affûtées au gré des années. Son terrain de manœuvres sera, sept ans durant, la scène nationale de Chalon-sur-Saône, grâce à son patron, Philippe Buquet. «*Il est la pierre de ce virage-là.*» La maison l'aide à produire ses «*ouvrages*», comme il dit. Elle lui procure des plateaux pour répéter et du réseau pour diffuser. Il fait le lien avec René Gonzalez, directeur du Théâtre Vidy-Lausanne. Au Vidy, en 2012, il a ainsi créé *Tu tiens sur tous les fronts!*, puissant face-à-face entre Hervé Pierre et Pascal Duquenne, sur des écrits poétiques de Tarkos. Sa frénésie créative a fait naître l'opéra de chambre *Steve Five*, jeu de miroir trop brouillon entre Steve Jobs et Henri V. Son carnet de bal s'annonce *full* pour trois ans, le plus emblématique de sa gourmandise étant une adaptation d'*Ulysse* de Joyce en théâtre et musique. Dieu sait encore avec quelle scénographie, casting ou partition maison...

Cérébral et militant à sa manière, Roland Auzet refuse qu'on le catalogue en «*transversal*». «*Ce qui prime, c'est ce rituel an-*



central et inouï du témoignage d'un homme face aux autres, qu'il soit musicien, comédien, acrobate; que ce soit chez Alexis Gruss, à la Philharmonie ou à l'Ircam.» Mais le musicien dans l'âme a en travers de

la gorge l'absence de compositeur à la tête des maisons de musique ou d'opéra. Il ne comprend pas pourquoi 90% du répertoire joué date d'avant le XX^e siècle. Habitué à faire le mur pour avancer, il a créé Totem (1), à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, pour faire dialoguer jeunes compositeurs et auteurs dramatiques. En toute liberté. ◆

(1) Théâtre Opéra texte et écriture musicale.

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Photo EDOUARD CAUPEIL

rentrée
scènes

Roland Auzet

Dans la solitude des champs de coton

Prenant le contre-pied d'une tradition voulant que le client et le dealer soient incarnés par des hommes, Roland Auzet fait voler en éclats le tabou en confiant cette pièce, la plus emblématique du théâtre de Bernard-Marie Koltès, à deux comédiennes, Anne Alvaro et Audrey Bonnet. Leurs voix hanteront la grotte des Bouffes du Nord baignée par un épais brouillard et les spectateurs munis de casques audio suivront ainsi leurs déambulations sans perdre un mot de cette fabuleuse négociation entre deux êtres qui n'a d'autre sujet que le désir.

du 3 au 20 février, Théâtre des Bouffes du Nord,
Paris X^e.

— Emporté par le sida à 41 ans seulement, Bernard-Marie Koltès n'en a pas moins laissé une œuvre théâtrale riche et incandescente.

— Ses pièces sont sans cesse reprises depuis sa mort le 15 avril 1989. Des metteurs en scène témoignent.

En ce début d'année 2016, quatre de ses pièces ont été, sont ou seront quasi simultanément à l'affiche, à Paris et dans sa proche banlieue: *Combat de nègre et de chiens* (1), *Retour au désert* (2), *Dans la solitude des champs de coton* (3) et *Roberto Zucco* (4). Les metteurs en scène en sont, respectivement, Laurent Vacher, Arnaud Meunier, Roland Auzet et Richard Brunel.

Faut-il n'y voir qu'un effet du hasard? Étudié au lycée, inscrit au programme des classes option théâtre comme de l'agrégation, sujet de nombreux livres, articles ou thèses, Koltès n'est-il pas devenu un « classique »? Encore que...

Metteur en scène d'un mémorable *Roberto Zucco* en 1995, au Théâtre de Strasbourg, Jean-Louis Martinelli corrige: « Il ne suffit pas que l'éducation nationale s'empare d'un écrivain pour en faire un classique. » Nombre de ceux qu'elle a mis en avant sont tombés dans l'oubli. « Seul le temps décide. » En témoignent, à rebours, ces textes enfouis pendant des siècles dans des tiroirs, et qui sont régulièrement exhumés, retrouvant un soudain écho.

« Ce qui importe, c'est qu'il s'agisse d'auteurs dont chaque génération peut s'emparer, retraduire dans sa propre langue, se reconnaître dans sa vision du monde. L'exceptionnel de Koltès, c'est sa formidable faculté à saisir l'essentiel d'une époque. Universel, il dépasse l'anecdote. Il appartient au cénacle des grands auteurs de la littérature occidentale. Son écriture tout en énigmes ouvre des perspectives infinies. Plus on reprend son théâtre, plus on découvre des choses insoupçonnées. Comme chez Shakespeare. »

« L'exceptionnel de Koltès, c'est sa formidable faculté à saisir l'essentiel d'une époque. »

Richard Brunel renchérit: « Koltès est joué dans le monde entier. S'il est un « classique », c'est parce qu'il demeure, quelle que soit l'époque, contemporain. Dans vingt

ans, il y aura toujours à explorer chez lui. En France, comme dans le monde entier. »

Ainsi il se souvient du choc provoqué par la violence de *Roberto Zucco* sur le public russe confronté à la propre brutalité de sa société, lors d'ateliers organisés à Saint-Petersbourg. Ainsi il n'a pas oublié les réactions des adolescents lors de la création de sa mise en scène à Valence... le 12 novembre dernier. « Dans les jours qui ont suivi les attentats de Paris, nous avons joué devant des salles comblées. Les scolaires qui ne pouvaient plus venir en groupes se sont débrouillés pour le faire individuellement. Ils étaient en empathie avec les personnages, partageaient leur désarroi, dans l'ébranlement de la jeunesse et de la famille. »

« L'œuvre de Koltès interroge la société tout entière, reprend Arnaud Meunier. Dans une France qui s'interroge sur son identité, en proie à un Front national en pleine explosion et à un reflux du colonialisme qui resurgit de tous les côtés, il est le premier à avoir saisi les enjeux du multiculturalisme. »

On ne s'étonnera pas donc si Bernard-Marie Koltès est l'un des rares



Bernard-Marie Koltès.
Louis Monier/Gamma

auteurs à avoir écrit des rôles pour des comédiens noirs ou maghrbins. C'est vrai dans *Retour au désert*. Comme ça l'est dans *Combat de nègre et de chiens*.

« Ce qui est étonnant, relève Laurent Vacher, c'est la manière dont il se fonde dans l'air du temps. Il trduit par sa plume une noirceur du monde, donne le sentiment d'écrire ses histoires à gros traits, au fusai creusant les ombres dans ses personnages, tout en laissant toujours un part de mystère sur la brutalité d'hommes, cette façon de se heurter, s'entrechoquer. » De se parler aussi Roland Auzet met évidemment en exergue la fulgurance du verbe de Koltès, son subtil mélange de poésie et de prosaïque, ses constru-

repères

Spectacles

Combat de nègre et de chiens au Théâtre « Ici et là » à Mancieulles (54), du 28 au 30 janvier. Rens.: 03.82.21.38.19 et www.theatreicietla.com

Dans la solitude des champs de coton au théâtre des Bouffes du Nord, à Paris. Du 3 au 20 février. Rens.: 01.46.07.34.50 et www.bouffes-dunord.com

ctions très savamment élaborées, sa musique (lui-même est musicien, version contemporaine). Il revient cependant à sa nécessité pour le temps présent. « Ce qui est au centre de *Dans la solitude des champs de coton*, c'est la question de la relation à l'autre, de la redéfinition des rapports entre les hommes. Aujourd'hui, on a un sacrément besoin! » « La nature même de notre situa-

Retour au désert au Théâtre de la Ville, à Paris, jusqu'au 31 janvier. Rens.: 01.42.74.22.77 et www.theatredelaville.com

Roberto Zucco au TGP, à Saint-Denis (93), du 29 janvier au 20 février. Rens.: 01.48.13.70.00. et www.theatregerardphilippe.com

À lire: Tous les textes de Bernard-Marie Koltès sont publiés aux Éditions de Minuit.

Site officiel: www.bernardmariekoltes.com

sur-la-croix.com:
Deux spectacles Koltès



Bernard-Marie Koltès, classique d'aujourd'hui

CULTURE

Bernard-Marie Koltès, un classique au XXI^e siècle

CHRONIQUE Près de vingt-sept ans après sa mort, l'auteur dramatique ne cesse d'être d'actualité. Plusieurs pièces sont à l'affiche. Inventaire.



LE THÉÂTRE

Armelle Hélot
ahelot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Le temps apaise. Le temps éclaire. Vingt-sept ans après sa mort, le 15 avril 1989, à 41 ans, à peine, on peut revoir les pièces de Bernard-Marie Koltès sans amertume. Ce qui ne veut pas dire sans chagrin. Des premiers textes composés à Strasbourg où il a la révélation du théâtre en découvrant Maria Casarès dans *Médée* de Sénèque montée par Jorge Lavelli, aux pièces de la maturité, *Dans la solitude des champs de coton* (la plus strictement classique), *Roberto Zucco* (la plus difficile), en passant par *Combat de nègre et de chiens* ou *Quai Ouest*, mises en scène par Patrice Chéreau, Koltès a très rapidement été reconnu et son empire s'est étendu. En France comme à l'étranger.

Ce qui saisit, ces derniers temps, c'est la liberté certaine avec laquelle, désormais, hommes et femmes de théâtre l'abordent; et cette liberté, cette distance, donne plus de force encore aux œuvres. C'est frappant en ce qui concerne *Le Retour au désert* mis en scène par Arnaud Meunier. Il s'appuie sur une excellente distribution en tête de laquelle Catherine Hiegel et Didier Bezace imposent leur art profond et nuancé. Arnaud Meunier, sensible à un théâtre ancré dans son temps, en prise avec les faits, entend parfaitement cette comédie cruelle. On rappellera seulement qu'elle se situe dans une ville de province, dans les années 1960. «Événements» d'Algérie, haines recuites depuis la guerre d'avant, OAS, immigrés travailleurs, notables couards, familles disloquées, ennui bourgeois des



Catherine Hiegel et René Turquois dans *Le Retour au désert*. SONIA BARCET

femmes délaissées, servante au cœur fidèle, employé arabe dévoué.

Avec une sûreté de trait certaine, Koltès moque ce petit monde. Il est lucide, sévère, mais il est aussi espiègle. On ne peut s'interdire de rire: il veut que l'on rie, il veut que l'on s'envole, comme le jeune homme qui échappe aux lois de la gravitation. Il veut que l'on croie aux fantômes (vidéo de Pierre Nouvel). Il veut que l'on se souvienne bien que l'on est au théâtre.

Emphase fraternelle

Il a tenu à ce que la langue arabe, ici, soit présente auprès d'une langue française qui n'a rien de réaliste. L'emphase fraternelle des échanges Mathilde-Adrien est à cet égard fascinante.

Dans un décor harmonieux de Damien Caille-Perret, l'action se déploie sur un rythme vif. Hiegel est magnifique, Bezace très nuancé, Isabelle Sadoyan, merveilleuse. Mais tous sont à louer et la pièce prend ici toutes ses valeurs.

Aux Bouffes du Nord, on va retrouver un spectacle déjà célébré dans ces colonies (nos éditions du 22 mai 2015), *Dans la solitude des champs de coton*. Là encore le temps a passé et un metteur en scène décide de distribuer ces rôles écrits pour deux hommes, dont un noir, à deux femmes. Deux comédiennes d'exception, Anne Alvaro et Audrey Bonnet. À Lyon, au printemps, le compositeur Roland Auzet avait choisi d'installer l'action au cœur d'une galerie marchande avec le renfort d'un jeu de micros. Au cœur d'un théâtre, ce sera différent. Et sans nul doute tout aussi saisissant: c'est Koltès!

Le Retour au désert, Théâtre de la Ville (Paris IV^e) jusqu'au 31 janvier.
Tél. : 01 42 74 22 77.

Puis à La Rochelle, Lyon, Caen, Dole.
Dans la solitude des champs de coton, Bouffes du Nord (Paris X^e), du 3 au 20 février. Tél. : 01 46 07 34 50.
Roberto Zucco, Théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis (93), du 29 janvier au 20 février. Tél. : 01 48 13 70 00.



THÉÂTRE

UNE EXPÉRIENCE sensorielle

QUOI? « Dans la solitude des champs de coton », de Bernard - Marie Koltès. Un texte comme une danse de mort, où la parole est une arme, met en scène un deal entre un acheteur et un vendeur...

AVEC QUI? Anne Alvaro dans le rôle du dealer, Audrey Bonnet dans celui du client : deux très grandes comédiennes.

COMMENT? Le metteur en scène et compositeur Roland Auzet plonge le Théâtre des Bouffes du Nord dans une fumée opaque...

Dans la solitude des champs de coton, de Bernard - Marie Koltès, conception, musique et mise en scène de Roland Auzet. Du 3 au 20 février au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris. www.bouffesdunord.com

PARIS & MOI Je découvre

L'OBJET DU DÉSIR

C'est un éclairage inédit que propose le metteur en scène Roland Auzet sur un classique de Koltès : *Dans la solitude*



des champs de coton. Il a confié ce poème à deux voix masculines à des femmes : Audrey Bonnet (le client) et Anne Alvaro (le dealer), qu'il place désormais sur le plateau des Bouffes

du Nord dans une atmosphère charnelle et brumeuse.

Dans le théâtre où le nombre de places a été réduit pour l'occasion, le spectateur à qui on prête un casque audio peut déambuler à sa guise et entrer dans l'intimité de la transaction à laquelle il assiste. Entre les mots, les corps et l'habillage sonore, le désir devient palpable. E.D.

Jusqu'au 20 fév., du mar. au sam. à 21 h (et à 15 h les 13 et 20 fév.), au Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis, bd de la Chapelle, 10°. 01 46 07 34 50. De 13 à 30 €.

10 BOUFFES DU NORD

530 places. 37 Bis Boulevard de la Chapelle (10e). Métro La Chapelle / Gare du Nord. Tel. 01.46.07.34.50.

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

CONTEMPORAIN. Auteur : Bernard-Marie Koltès. Mise en scène : Roland Auzet. Avec : Anne Alvaro et Audrey Bonnet. Au plateau, deux femmes, différentes, où la question centrale du désir se joue. Un dialogue de deux solitudes enfermées par la question sous-jacente à tout échange : « Que me veux-tu ? ». Et d'obliger l'autre, par tous les moyens du discours, à se dévoiler, à répondre au manque fondamental, à cracher un peu de sa vérité... **Du 3 au 20/02/16.**

Horaires : mar. au ven. 21.00h. sam. 15.00h. et 21.00h. Prix : de 24 à 30€

CONTEMPORAIN. FUGUE. Du 5 au 24/01/16. Mar. au sam. 20.30h., relâche le jeu, dim. 16.00h. De 14 à 30€. **LE DISCOURS AUX ANIMAUX. Du 5 au 20/02/16.** Mar. au sam. 19.00h. De 20 à 25€.

MUSIQUE. QUATUOR DIOTIMA, MARIE CHILEMME & BRUNO PHILIPPE. 18/01/16. 20.30h. Prix : de 20 à 25€. **CONCERT DES RÉVÉLATIONS CLASSIQUES DE L'ADAMI. 8/02/16.** 20.30h. Prix : de 20 à 25€. **JEAN-FRÉDÉRIC NEUBURGER & LE QUATOR STRADA. 15/02/16.** 20.30h. Prix : de 20 à 25€.

© Christophe Raynaud de Lage



Info

[théâtre](#)

Le théâtre brûlant de Koltès plus actuel que jamais, 27 ans après sa mort

04 FÉV 2016 Mise à jour 04.02.2016 à 11:00 Par Marie-Pierre FERREY [AFP](#) © 2016 AFP

dans [Accueil](#) [Littérature](#)

Quel auteur contemporain met en scène des personnages arabes et noirs, aborde le racisme, l'exclusion et les marges? Trois pièces majeures offrent l'occasion de redécouvrir le théâtre brûlant d'actualité de Bernard-Marie Koltès, près de 27 ans après sa mort du sida en 1989.

- 'Dans la solitude des champs de coton' -

Le texte mis en scène par Roland Auzet dans les couloirs et escalators du centre commercial de la Part Dieu en mai 2015 est repris au théâtre des Bouffes du Nord à Paris jusqu'au 20 février.

Le même dispositif original est utilisé: le spectateur est muni d'un casque, qui lui permet de rentrer dans l'intimité de la poésie âpre de Koltès, portée par deux formidables comédiennes, Anne Alvaro et Audrey Bonnet.

"Dans la solitude des champs de coton", peut-être la pièce la plus connue de Koltès, met en scène un dealer et son client pour s'interroger sur les notions du désir et des rapports marchands entre êtres humains. Joué à l'origine par un noir et un blanc (Laurent Malet et Isaac de Bankolé), puis par deux blancs (Laurent Malet et Patrice Chéreau), le texte est porté pour la première fois par deux femmes.

Les premiers échanges se déroulent dehors, sur le terre-plein central du carrefour de La Chapelle à Paris. Désorientés, les spectateurs cherchent les actrices des yeux, les découvrent la tête dissimulée dans une capuche au milieu du trafic, dans la nuit.

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE
HOTTE



Feb
05

Dans la solitude des champs
de coton, de Bernard-Marie
Koltès, musique et mise en
scène de Roland Auzet

Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage



Dans la solitude des champs de coton, de
Bernard-Marie Koltès, musique et mise en
scène de **Roland Auzet**

Dans la solitude des champs de coton, poème en
prose oratoire, entre éthique et pathétique, né de
la griffe admirable de Bernard-Marie Koltès, est

livré sur la scène, comme une longue apostrophe à teneur philosophique, qui engage intimement les deux partenaires en lice à travers ce beau discours ciselé. Un dialogue ouvragé à entaille existentielle qui interpelle l'autre – être bien réel –, un monologue encore adressé à soi, la condition même de tout échange verbal dont on ne voudrait qu'il s'arrête, entre provocation, incantation, prière, imprécation, invocation désespérées. Selon la grammaire classique, l'apostrophe est la production d'un être extrêmement ému qui se tourne de tous côtés, s'adressant au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi bien qu'aux sensibles.

Dans la mise en scène contemporaine de Roland Auzet, la Nature romantique et les champs de coton, métaphores de tous les décors possibles et inégalitaires de notre présence au monde, se sont transformés, de façon brute et naturaliste, en quartier urbain de fébrilité parisienne, vers 21h, « à cette heure du jour et de la nuit » – territoire indien et divers autour des Bouffes du Nord à la Chapelle. Les adversaires surgissent du lointain d'une rue bruyante et commerçante d'où les voitures défilent, deux figures errantes qui viennent de trajectoires opposées, arrêtées selon les feux de la circulation, mêlées à la foule désordonnée, avant de pénétrer dans le bâtiment du théâtre. Les spectateurs qui portent un casque aux oreilles, suivent les comédiennes : ils saisissent ainsi les moindres signes sonores – gestes, intonations, exaspérations et adoucissements auxquels se livrent les deux combattantes, en même temps que l'on entend la musique composée par Roland Auzet.

Les duettistes, Anne Alvaro – le dealer – et Audrey Bonnet – le client –, s'apostrophent et s'invectivent, répondant à l'expression d'une émotion vive ou profonde, l'élan spontané de leur âme affectée sur la question traitée de la valeur marchande du désir, qu'il soit drogue, drague, arme – objet illicite – ou regard trop appuyé jeté sur l'autre : « *Je ne voudrais jamais de cette familiarité que vous tâchez, en cachette, d'instaurer entre nous. Je n'ai pas voulu de votre*

main sur mon bras. »

Le poids de cette main fait tout le contentieux de l'affaire, une appréhension physique et symbolique, comme celle du bandit sur sa victime ; le client ne le supporte pas, souffrant de ne pas savoir de quelle blessure il est meurtri. Dealer ou client, brute ou demoiselle, selon la terminologie de l'auteur, chacun est à la fois l'un et l'autre, ne craignant pas ce qu'il est capable d'infliger mais craignant bien ce dont il est incapable – les douleurs distribuées au hasard des rencontres aléatoires. L'instance ultime se tient sur le fil coupant d'une existence ressentie à fleur de peau :

« Alors ne refusez pas de me dire l'objet, je vous en prie, de votre fièvre, de votre regard sur moi, la raison, de me la dire. » Si l'on voulait enfin couper la boucle infernale de la parole, il reviendrait de se raconter un peu, en ne livrant pas tout, en en gardant en réserve pour soi, hors des mensonges et contre les apparences ludiques – respect, douceur, humilité, amour.

Le dealer d'Anne Alvaro fait entendre les ruptures et les déchirements dont sa voix terrestre et grave est capable, sous les reflets mêmes de l'apparence de l'amour, tandis qu'Audrey Bonnet se rebelle, baroque, contournant sa complice, telle une gazelle qui se cabre, se lance, disparaît puis revient à l'attaque. Un match sublime.

Véronique Hotte

Théâtre des Bouffes du Nord, du 3 au 20
février. Tél : 01 46 07 34 50

BRÈVES THÉÂTRE

Dans la solitude des champs de coton

Par Mathias Daval

🕒 7 février 2016

Depuis sa création par Patrice Chéreau en 1987, « Dans la solitude des champs de coton », en acquérant un statut de texte classique, est devenu un grand poncif des scènes contemporaines, battu et rebattu au gré d'adaptations parfois approximatives. En ce milieu de saison où Koltès est omniprésent (voir la [critique](#) du dispensable « Retour au désert »), la proposition de Roland Auzet, reposant sur un dispositif « immersif » à l'aide de casques audio, pouvait donc légitimement susciter une certaine méfiance.

Et puis le miracle se produit : loin de couper le spectateur du texte par un artifice superfétatoire, le système décuple à la fois la puissance des mots de Koltès, et le talent de leurs déclamatrices, Audrey Bonnet et Anne Alvaro. « Dans la Solitude » est un texte ciselé et hautement symbolique qui ne souffre pas d'être mal entendu. Les deux comédiennes, exceptionnelles en luttes verbales toujours sur le fil de la parole, offrent une performance déambulatoire d'une justesse jubilatoire. Un dialogue servi par une mise en scène subtile qui déploie cet espace-temps si particulier créé par Koltès.

Les beaux champs désespérés d'Anne Alvaro et Audrey Bonnet

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 08/02 à 07:00



Audrey Bonnet Christophe Raynaud De Lage

Singulière entrée en matière pour cette relecture de « Dans la solitude des champs de coton » signée Roland Auzet aux Bouffes du Nord : bravant le plan Vigipirate, le public, disséminé sur le trottoir, assiste à la rencontre du dealer et de son client au pied du métro aérien. Casque sur la tête, il découvre que les deux hommes sont des femmes (Anne Alvaro, Audrey Bonnet), qu'elles se cherchent, se rapprochent avec lenteur, parce qu'« à cette heure et en ce lieu » il ne peut y avoir qu'un commerce illicite entre les êtres. On n'écoute que d'une oreille le dialogue amplifié, saisi par la magie d'un théâtre qui convoque la ville tout entière, le métro étincelant, les voitures énervées et les passants surpris.

IMMENSES ACTRICES

Puis les deux héros de Koltès s'engouffrent dans le bâtiment et nous avec. Dans le noir, on s'installe, en une sorte d'apesanteur, un monde flottant de sons, de voix et d'images fugaces - silhouettes/ombres esquissant une drôle de danse de vie et de mort entre les murs rouge de la mythique salle décatie. A Lyon, le spectacle se jouait dans le centre commercial de la Part-Dieu. A Paris, les champs de coton ont pour cadre un théâtre-fantôme. D'abord un peu perdu, le public est vite pris à la gorge par les mots de Koltès. Par ce grand poème de solitude qui dit la pauvreté du commerce des hommes, l'obscur objet

du désir, la soif d'amour jamais étanchée... jusqu'à ce saisissant renversement des rôles - quand le marchand supplie et que le client ne veut rien donner. « *Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'amour...* » Audrey Bonnet (le client) nous mord le coeur et l'âme lorsqu'elle prononce ces derniers mots de désolation. Droite, dure, butée, tendue comme un fil qui jamais ne se casse. Anne Alvaro affiche avec férocité le faux entrain du dealer, avant de s'effondrer, déchirante. Diction parfaite, totale justesse : ces deux actrices nous ont souvent emmenés à des sommets, ici elles se surpassent.

Koltès au féminin, Koltès au-delà des sexes. Koltès à l'essentiel, tutoyant le sublime. Nos deux héros-héroïnes jouent avec brio la partition des derniers hommes/derniers dieux, fatigués de leur lutte de pouvoir et de survie. Le cousinage avec Beckett - avec sa vision ironique et désespérée du monde - s'impose. Le filtre du casque, la musique qui tournoie nous plongent dans un monde d'art abstrait où tout paraît net, coupant - nous renvoyant à nous-mêmes, à notre propre abîme, à nos champs de coton, laissés en friche à jamais.

@pchevilley

À NE PAS MANQUER



La chute de Bagdad

Le quotidien d'une famille de Bagdad en 2003 ou la grande histoire à échelle humaine. Un documentaire à la fois intime et immense....



Elon Musk : l'homme le plus audacieux du monde

Exclusif. « Les Echos Week-End » publie en avant-première les extraits de la biographie d'Elon Musk, le patron de Tesla et de SpaceX. Un...



Polyeucte, ce fou de Dieu

Les classiques, au théâtre, peuvent redevenir modernes d'un seul coup. « Polyeucte », de...

INSCRIVEZ-VOUS
Newsletter Week-end

Votre email...

OK

« Dans la solitude des champs de coton », la nuit du théâtre de Koltès

Par [Didier Méreuze](#), le February 8, 2016 13:46

Accompagné de deux comédiennes exceptionnelles, – Anne Alvaro et Audrey Bonnet –, Roland Auzet signe une mise en scène détonnante et détonante de la pièce créée par Patrice Chéreau, il y a 29 ans.



Dans la solitude des champs de coton, de Bernard-Marie Koltès

[Théâtre des Bouffes du Nord](#), à Paris.

Il y a le « dealer ». Il y a le « client ». Égarés dans la grande ville et dans la nuit. En quête de commerce et d'échange. L'objet de la transaction importe peu. Ce qui compte, c'est le trafic, les préliminaires qui s'éternisent parce que, « à cette heure qui est celle des rapports sauvages entre les hommes », où « la correction n'est plus obligatoire mais devient nécessaire », « mieux vaut parler à son pire ennemi plutôt que de ne parler à personne ».

Un dialogue philosophique dans la tradition du XVIIIe siècle

Dialogue d'ombres ? Dialogues de sourds ? *Dans la solitude des champs de coton*, relève surtout du dialogue philosophique, dans la grande tradition du XVIIIe siècle. Mais un XVIIIe déplacé par Koltès hors du temps, en « un lieu et une heure qui ne sont ni un lieu, ni une heure définissable ».

> Lire aussi : [Bernard-Marie Koltès, classique d'aujourd'hui](#)

Un lieu et une heure que Roland Auzet rend à la fois présents et intemporels, au fil d'une mise en scène étonnante et détonante, entremêlant espaces public et théâtral. Il l'a créée en 2015, à Lyon, non pas dans une vraie salle, mais dans un centre commercial, investi après le départ de ses derniers clients. Assis sur des

marches ou déambulant à la suite des acteurs, le public suivait le spectacle, un casque audio sur les oreilles.

Spectateurs debout, casque aux oreilles

C'est ce même principe qui préside à sa reprise à Paris, aux Bouffes du nord. En partie du moins. Il était prévu que les représentations débutent à l'extérieur, dans le brouhaha des bruits de la ville et du métro aérien, sur la petite place de la Chapelle. Consignes de sécurité obligent, elles commencent directement à l'intérieur, dans la salle.

Cependant, les spectateurs ne sont pas invités à gagner tout de suite leurs sièges. Munis, comme à Lyon, de casques, ils sont dirigés vers le centre du plateau, plongé dans la pénombre. C'est par leur voix qu'ils découvrent le « dealer » et son « client », avant, levant les yeux, de les repérer, se tenant immobiles, parmi les fauteuils vides du premier balcon.

L'effet d'étrangeté est immédiat. Passées au filtre de la HF, ces voix paraissent à la fois proches et lointaines, comme lorsque l'on écoute la radio. Mais les corps sont présents, même si, dans un premier temps, ils semblent des apparitions, des fantômes.

Anne Alvaro est le « dealer », Audrey Bonnet, le « client »

De cette alchimie mystérieuse où distance et intimité se confondent, naît un sentiment de trouble qui peut déstabiliser le spectateur. D'autant plus que pour interpréter le « dealer » et son « client », Roland Auzet a choisi non des comédiens, mais des comédiennes, qui se révèlent exceptionnelles : Anne Alvaro et Audrey Bonnet.

La première est la « dealeuse » chasserresse, voix chaude, voix rauque, sensuelle, impressionnante de maîtrise et de puissance, même dans ses aveux de faiblesse ; la seconde, est la « cliente » en demande de ce qu'elle ne sait pas elle-même, farouche, à vif, le débit rapide, animal traqué, toutes griffes dehors.

Une alchimie mystérieuse où distance et intimité se confondent

Toujours en ruptures, esquives, avancées, reculs, elles se cherchent et se défient, telles des fauves déchus, avec une violence qui n'est pas celle brutale des hommes, mais empreinte d'une indicible douceur (féminine ?).

La démarche traînante, arrogantes, soumises, dansantes, elles font entendre jusque dans ses plus subtiles résonances, les fulgurances poétiques de la langue de Koltès, comme sa trivialité savante. Passant de la défense à l'attaque, du rejet à l'étreinte, elles emportent, chacun à leur suite, dans le labyrinthe d'un verbe tout en éclats, ciselé à l'extrême.

« Il est inquiétant d'être caressé quand on devrait être battu ».

Longtemps après que la représentation est finie, leurs répliques claquent dans la mémoire comme autant de cris face à la solitude, à la peur de soi et de l'autre, à l'impossible relation entre les êtres, à la mort. L'une dit : *« Il est inquiétant d'être caressé quand on devrait être battu »*. L'autre qu'il n'est plus *« d'autres choix que de se frapper avec la violence de l'ennemi ou la douleur de la fraternité »*. Deux fois est répété, ponctué d'un long silence, *« il n'y a pas d'amour »*...

> Lire aussi : [« Combat de Nègre et de chiens » : Koltès, au cœur des ténèbres](#)

21 heures. Jusqu'au 20 février. Rens. : 01.40.07.34.50. www.bouffesdunord.com. Arras, les 28 et 29 avril. En tournée, dans toute France, la saison prochaine

(1) [Ed. de Minuit](#). 64 p. 7,10 €

> À lire : Des Voix dans la nuit. Essai sur Dans la solitude des champs de coton, par Aline Mura-Brunel. Ed. Le Lavoisier Saint Martin. 2016. 300 p. 20 €

THEATRE

**Dans la solitude des champs
de coton**

Théâtre des Bouffes du Nord, Paris
★★★★☆

Laura Cappelle

The scene at the Bouffes du Nord didn't bode well. The audience for *Dans la solitude des champs de coton* was jammed into the tiny entrance, scrambling to collect tickets and headphones from weary staff. With no warning, two disembodied voices spoke the first line of play: "If you're walking outside, you must desire something you don't have." Lo and behold, Audrey Bonnet and Anne Alvaro were in the middle of the busy intersection outside the theatre.

Bernard-Marie Koltès's 1985 play features only two characters, a "dealer" and client, and in their nondescript street clothes, the two actresses looked

the part. As they loitered, surveying each other, passers-by seemed more puzzled by the crowd that had gathered across the road to watch than by the actresses themselves.

By the time Bonnet led the way into



Confrontation: Anne Alvaro, left, and Audrey Bonnet

the auditorium, the abrupt intimacy between strangers Koltès sought was palpable. Director Roland Auzet's decision to cast women in the play (it was originally written for men) puts a new spin on the conflict between the pair: while there is still obscure talk of a deal in the making throughout, the nature of the confrontation between them becomes more abstract. Their monologues, heard through headphones, explore desire, solitude and the aggressiveness they bring out in each other; it's thoroughly French in its emphasis on introspection over realism, musicality over clarity.

In Bonnet and Alvaro, Auzet has found performers who can use language as a weapon. Bonnet's desolate and intense performance marks her out again as one of the great French actors of her generation; as the dealer, Alvaro is wonderfully elusive, lingering on syllables like musical notes.

To February 20, bouffesdunord.com

Deux spectacles traquent l'anatomie du désir chez Bernard-Marie Koltès

9 févr. 2016 | Par [jean-pierre thibaudat](#)

- Mediapart.fr

Roland Auzet monte « Dans la solitude des champs de coton », Richard Brunel, « Roberto Zucco », deux mises en scène de pièces qui placent au centre du jeu les acteurs. L'écriture de Koltès ne demandait que ça.



Audrey Bonnet , "Dans la solitude des champs de coton" © Christophe Renaud de Lage

Il y a vingt ans à la Manufacture des Œillets à Ivry, [Patrice Chéreau](#) mettait en scène une dernière fois « [Dans la solitude des champs de coton](#) ». La création en 1987 au théâtre de Nanterre-Amandiers (dont Chéreau était alors le directeur) avait écrasé la pièce sous son décor. Cette fois le public est installé sur deux gradins qui se font face, pas le moindre décor. La scène est un ring où Chéreau -casquette, regards en biais et prothèses épaississant son corps- est un détonnant Dealer, avec dans le rôle du Client, Pascal Greggory, impressionnant. Tout est dans le jeu, l'affrontement, la séduction.

Les grandes actrices sont aussi des hommes

Jamais autant le désir n'a été si intense, sous ses masques, dans l'écriture de [Bernard-Marie Koltès](#). Pour Chéreau s'y redouble un désir d'acteur. Cette nouvelle version est, pour ce dernier, comme une critique de sa première mise en scène. Et, rétrospectivement, elle marque un renversement : face à l'œuvre de Koltès, on passe du primat impérial de la mise en scène à celui de la primauté des acteurs. L'écriture de Koltès est comme respirée par la voix, le corps de l'acteur. Elle l'est depuis toujours, on aura mis longtemps avant de le comprendre.

D'où l'idée, très belle, de [Roland Auzet](#) : il monte aujourd'hui « Dans la solitude des champs de coton » en confiant les deux rôles de la pièce, le Dealer et le Client, à [Anne Alvaro](#) et [Audrey Bonnet](#). Moins parce qu'elles sont des femmes que des actrices puissantes dont les corps sont des bêtes à expulser sauvagement le texte dans des modulations et des éruptions vocales rageuses (le Client) ou enjôleuses (le Dealer), parce que toutes les grandes actrices sont aussi des hommes. Côté corps, il n'est sans doute pas inutile de préciser que Thierry Thieû Niang et Wilfried Wendling ont été les « collaborateurs artistiques » de ce spectacle.

"Que vous n'eussiez ce qu'il faut..."

"La solitude dans les champs de coton" est sans doute la pièce de Koltès la plus classique, dans sa forme et dans sa langue. La séduction, cette face visible du désir, est là, par tous les pores : au premier chef dans cette jouissance qu'a Koltès à faire parler, à caresser la langue française que les deux actrices magnifient en lui imposant des accents toniques, une danse des balancements.





Anne Alvaro , "Dans la solitude des champs de coton" © Christophe Renaud de Lage

Il faut entendre Audrey Bonnet, le Client, dire : « Fâchez-vous : nous resterons plus proches de nos affaires et nous serons sûrs que nous traitons tous deux la même affaire. Car, si je comprends d'où je tire mon plaisir, je ne comprends pas d'où vous tirez le vôtre ».

Et entendre le Dealer lui répondre : « Si j'avais un instant douté que vous n'eussiez ce qu'il faut pour payer ce que vous êtes venu chercher, j'aurais fait un écart lorsque vous vous êtes approché de moi ». Ah, ce « vous n'eussiez » dans la bouche d'Alvaro, plus beau qu'un baiser, plus impudique et insidieux que le verbe sucer sous-jacent. Koltès se montre ici le rejeton d'une longue lignée dont Racine est l'un des pères. La musique composée par Roland Auzet prolonge ces attendus et en constitue à la fois la ponctuation et l'écho. Auzet est à l'origine du récent projet TOTEM (s), c'est-à-dire Théâtre Opéra texte et Ecriture Musicale pour le spectacle.

Auzet va plus loin en proposant aux spectateurs de s'équiper de casques, créant par là même une étrange et enveloppante intimité. La première du spectacle à Lyon, s'est tenue dans un lieu de deal possible, un centre commercial à la Part Dieu, un soir (« le soir est le moment de l'oubli, de la confusion, du désir tant chauffé qu'il devient vapeur » dit le Dealer). Le spectacle est actuellement à l'affiche du théâtre des Bouffes du Nord. Il devait commencer devant le théâtre dans ce carrefour de la Chapelle, à deux pas du métro aérien. Brandissant jusqu'à l'absurde les consignes du plan Vigipirate, la préfecture de police a cru bon d'interdire cette entrée en matière. Dommage. Mais la nouvelle configuration de la mise en scène imposée par cette forme de censure qui risque de se multiplier dans les mois qui viennent, tient la route et les deux actrices, avec superbe, font front.

Un personnage en fuite

Directeur du Centre Dramatique National de Valence, [Richard Brunel](#) met en scène « [Roberto Zucco](#) ». Koltès s'est inspiré d'une personne réelle dont il avait vu le visage dans le métro. Le tueur, considéré comme un malade psychiatrique, se jettera dans le vide du toit d'un de ses lieux d'enfermement comme le fera le héros à la fin de la pièce. Il s'évadera, tuera encore. A la création de « Roberto Zucco », le spectacle avait été interdit à Chambéry et Annecy où [Roberto Succo](#) avait commis plusieurs meurtres dans les années 80. La pièce, la dernière de Koltès, n'est aucunement un hommage à un tueur. Le temps a passé mais ces deux mêmes villes ont préféré ne pas programmer le spectacle ainsi que la rapporté la presse régionale. Pression de la préfecture ? Des familles ? Des flics ? Frilosité des établissements ? Dommage.

Car la mise en scène de Brunel, et c'est sa principale qualité, loin de constituer Zucco en héros, en fait un être fragile, vulnérable, qui joue plus au dur (il revêt un costume kaki du tueur comme un enfant de la génération de Koltès pouvait se déguiser en Zorro) qu'il ne l'est vraiment. Ses meurtres commis sous nos yeux semblent advenir presque par inadvertance, comme malgré lui. C'est un personnage en fuite qui se

fuit lui-même. Forte ambivalence. L'acteur, Pio Marmaï, pousse ces pions. Partant, loin de constituer Zucco comme le centre de la pièce, le metteur en scène souligne son statut de fil conducteur permettant aux autres de se révéler à eux-mêmes, tel un héros pasolinien. C'est particulièrement le cas de « La Gamine » (Noémie Develay-Ressiguier) et de la dame élégante (Luce Mouchel), la qualité des deux actrices donnant plus d'épaisseur encore à leur personnage.



Scène de "Roberto Zucco" © Jean-Louis Fernandez

Toute la distribution, au demeurant, est excellente. Evelyne Didi donne le tempo du spectacle dans le rôle de la mère. Lamy Regragui (la sœur de la Gamine), est d'une simple justesse dans son monologue. Se trouvant seule dans une gare, la nuit, elle cherche la petite sœur aimée : « où es-tu ma colombe ? Dans quelle saleté l'a-t-on entraînée ? Dans quelle cage infâme l'a-t-on enfermée... ». La pièce est ainsi ponctuée de monologues qui sont comme des stations sur un chemin de croix. Axel Bogousslavsky entre comme naturellement dans le rôle du vieux monsieur qui se laisse enfermer dans le métro, hors du jour et de la nuit, dans un temps sans repère. Je me plais à penser que ce vieux monsieur a été autrefois un Client voire un Dealer.

"On ne voit plus rien"

Pourquoi Zucco a-t-il tué son père, pourquoi étrangle-t-il sa mère sous nos yeux, pourquoi tire-t-il dans la tête d'un enfant un peu niais qu'il n'avait jamais vu auparavant ? Il n'y a pas d'explication. Il n'y en aura jamais. La force de Koltès est dans cet en dehors. Brunel ne cherche pas non plus, comme d'autres, à établir une ligne directe entre Zucco et Koltès dans un jeu à deux balles d'identification. Comme l'a très bien montré Anne-Françoise Benhamou (« Koltès dramaturge », éditions les Solitaires intempestifs), Koltès ne se projette pas plus dans Zucco que dans La Gamine. La mise en scène de Brunel opère entre ces deux personnages pivots un opportun rééquilibrage.

La scénographie (Anouk Dell'Aiera) avec ses chemins de ronde et ses alcôves amovibles est fonctionnelle, elle pourrait convenir pour « Hamlet ». La première scène de « Zucco » est, en partie, une paraphrase de la première scène de la pièce de Shakespeare, celle des deux gardes. Le spectre ici n'est pas

un homme qui est mort mais un homme qui va mourir.

Il est dommage que ce spectacle, souvent fin, s'encombre de grossiers effets de mise en scène comme ces sacs en plastique qui tombent du ciel pour pouvoir ensuite tournicoter dans la bourrasque. La fin du spectacle est ratée, elle l'est toujours. Elle est injouable. Zucco est sur le toit de la prison, un « vent d'ouragan se lève », le soleil monte et « devient aveuglant comme l'éclat d'une bombe atomique ». Et Koltès parachève ainsi l'ultime didascalie de son théâtre : « On ne voit plus rien ». Avant qu'une voix anonyme ne crie les derniers mots: « Il tombe ». Il n'en finira jamais de tomber. C'est un présent d'éternité. « Robert Zucco » c'est l'histoire d'un homme qui tombe.

« Dans la solitude des champs de coton », Bouffes du Nord, du mar au sam 21h, matinées les sam 13 et 20 à 15h, jusqu'au 20 février.

« Roberto Zucco », Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis, du lun au sam 20h, dim 15h30, jusqu'au 20 février. Puis Caen du 2 au 4 mars, Orléans du 10 au 12mars, Clermont Ferrand les 17 et 18 mars.

URL source: <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/090216/deux-spectacles-traquent-l-anatomie-du-desir-chez-bernard-marie-koltes>

Dans la solitude des
champs de coton

De Bernard-Marie Koltès

Mise en scène de Roland
Auzet

Avec Anne Alvaro et
Audrey Bonnet

Jusqu'au 20 février 2016
Du mardi au samedi 21h,
matinées les samedis 13 et
20 à 15h.

Tarifs : de 16 à 30 euros

Réservation par tél au 01
46 07 34 50

Durée : 1h15

**Théâtre des Bouffes du
Nord**

37 bd de la Chapelle
75010 Paris
M° La Chapelle

www.bouffesdunord.com

Corps à corps de désirs aux Bouffes du Nord

Critiques - Théâtre



au coeur des trois dimensions d'un « deal » entre deux personnages joués par
Anne Alvaro et Audrey Bonnet sans pour autant connaître l'objet du désir.

C'est à une expérience
assez fascinante que
nous convie Roland
Auzet dans le
magnifique espace
théâtral des Bouffes du
Nord. Pénétrant sur le
plateau circulaire dans
une obscurité
embrumée, le public
équipé de casques
audio s'immisce aussi

« Que me veux tu ? »

Vertigineux dialogue que celui de Koltès, qui navigue entre les eaux poreuses de la gouaille et une sophistication extrême, tricotant de la dentelle lexicale sur une situation assez banale : un soir, dans une grande ville, à l'ombre des néons et des chiens écrasés, un dealer repère son éventuel client et l'entrepren. Que vend-il ? Que cherche le client ? Qui sont-ils ? Bien entendu, aucune réponse ne nous sera révélée par Koltès dont tout le dialogue explore la tension aiguë entre la quête et le refus du dévoilement de chaque personnage. Car dans cet entre deux, dévoiler ce que l'autre désire équivaut bien à le tuer. Drogue, sexe ou autre chose, le tabou de l'aveu équivaut à perdre son âme.



Liaisons dangereuses

Il y a du Choderlos de
Laclos avec ses
« Liaisons Dangereuses »
dans cette suite un peu
précieuse dont chaque
mot vaut son pesant d'or.
Des énigmes en pagaille
se heurtent à des
maximes philosophiques
car toute transaction, tout

commerce avilit l'autre en le déshabillant au sens propre et figuré. Le commerce, illicite, doit exciter le désir de l'acheteur et la balance se met d'emblée à vaciller entre deux orgueils, deux honneurs. Le fait d'avoir demandé à deux superbes actrices d'incarner les deux hommes accentue le sentiment d'ambiguïté et de doute. Par leur interprétation, Anne Alvaro, haute et solide silhouette brune au regard solaire et au manteau clair, joue sur l'échiquier de la domination par la séduction suave. Au contraire, Audrey Bonnet, capuche sombre et démarche chaloupée, est frémissante de révolte et de haine mêlée, craintive, effarouchée d'être trop vite éclairée.



Une création sonore fantastique

Pour mieux nous faire pénétrer dans
l'intimité des personnages, de leurs affects
et du battement de leur cœur, Roland Auzet
nous plonge, avec un casque, dans une
bande son où les voix des comédiennes
sont serties, comme des bijoux, par une
instrumentation originale. La voix, le souffle,
la respiration, l'emballement des émotions
est donc vécue en direct, en corps à corps,
dans une tourmente calme, angoissante ou
fiévreuse des événements. Alvaro, telle un
violoncelle au timbre chaud et nuancé,
module ses tonalités à merveilles comme
elle sculpte les propositions du dealer pour
séduire son client. Bonnet, voix flûtée ou

rauque, criant comme une bête capturée, ne devient qu'une plainte rageuse qui fait
écho. Dans des lumières rasantes comme des lames, c'est magnifique.

Hélène Kuttner

Crédit Photos (C)Christophe Raynaud de Lage

THÉÂTRE : UNE SOIRÉE AUX BOUFFES DU NORD, TROIS ACTEURS, DEUX EXPÉRIENCES BOULEVERSANTES

Publié le 11 février 2016 | Par Audrey Jean

Le Théâtre des Bouffes du Nord offre en ce moment aux spectateurs des expériences scéniques pour le moins originales, à l'affiche jusqu'au 20 Février « Le discours aux animaux » à 19H suivi de « Dans la solitude des champs de coton » à 21H. Deux propositions autour de textes différents sur le fond et la forme, mais qui se rejoignent par la qualité indéniable de leurs interprètes. Tandis qu'André Marcon étourdit le public en lui haranguant la langue de Novarina, Audrey Bonnet et Anne Alvaro révèlent la musique de Koltès en la chuchotant à nos oreilles. Un doublé enthousiasmant, une véritable aventure dans une théâtralité hors du commun.

« Dans la solitude des champs de coton »



« Si toutefois je l'ai fait, sachez que j'aurais désiré ne pas vous avoir regardé. Le regard se promène et se pose et croit être en terrain neutre et libre, comme une abeille dans un champ de fleurs, comme le museau d'une vache dans l'espace clôturé d'une prairie. Mais que faire de son regard ? Regarder le ciel me rend nostalgique et fixer le sol m'attriste, regretter quelque chose et se souvenir qu'on ne l'a pas sont tous deux également accablants. Alors il faut bien regarder devant soi, à sa hauteur, quel que soit le niveau où le pied est provisoirement posé ; c'est pourquoi quand je marchais là où je marchais à l'instant et où je suis maintenant à l'arrêt, mon regard devait heurter tôt ou tard toute chose posée ou marchant à la même hauteur que moi ; or, de par la distance et les lois de la perspective, tout homme et tout animal est provisoirement et approximativement à la même hauteur que moi. »

Roland Auzet choisit deux axes inédits pour éclairer la langue brûlante de Koltès : distribuer les deux rôles à des femmes et leur permettre d'exister pleinement dans cet espace ancré dans un univers masculin grâce à un dispositif scénique innovant. Incontestablement la magie opère dès les premiers instants. Durant toute la pièce les mots de Koltès seront entendus par le public au travers d'un casque, les comédiennes pourront ainsi l'interpréter dans une retenue et une simplicité extrêmement poignantes. Leur voix se fondent, s'affrontent, s'entrechoquent et se rejoignent durant un laps de temps qui semble s'étirer délicieusement à l'infini. Au centre de la quête koltésienne la question primordiale du désir, du rapport à l'autre, des thématiques renforcées ici par le dispositif qui tend à amplifier l'intime des mots. Audrey Bonnet et Anne Alvaro sont au plus près de cet endroit caché, secret, elles ne lâchent prise à aucun moment face à l'autre. Actrices incandescentes, elles font éclater de leur voix et de leur présence solaire toute la puissance de la rhétorique koltésienne. On en ressort hébété, dans un état second, emportés par ce trouble étrange qu'elles ont fait naître en nous, dans la pénombre.

Vous l'aurez compris ce sont toutes deux des créations qu'il faut vivre plutôt que raconter. Que l'on connaisse ou non les pièces en question, ces spectacles constituent, au delà de ces textes incontournables, un véritable hommage au savoir-faire des acteurs. Il y a en ce moment sur le plateau des Bouffes du Nord trois interprètes remarquables, parmi les plus grands de leur génération, des artistes qui mettent une générosité infinie au service de ces textes si difficiles. Tentez l'expérience, vous ne serez pas déçus du voyage !

Audrey Jean

« Dans la solitude des champs de coton » de Bernard-Marie Koltès

Mise en scène Roland Auzet

Avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet

Du mardi au samedi à 21H

Théâtre des Bouffes du Nord

La joute oratoire et terrestre autour du désir de Koltès

Par Amaury Jacquet - Fév 14, 2016



La joute oratoire et terrestre de Koltès

La joute oratoire et terrestre de Koltès

La pièce jouée à l'origine par un noir et un blanc (**Laurent Malet** et **Isaac de Bankolé**), puis par deux blancs (**Laurent Malet** et **Patrice Chéreau**), est portée pour la première fois par deux femmes : **Anne Alvaro** et **Audrey Bonnet**.

Dans cette pièce de **Koltès**, deux personnages s'affrontent autour d'un accord indicible, le désir. Les deux comédiennes interprètent avec conviction ce texte fort aux accents métaphoriques. Dans la mise en scène de **Roland Auzet** qui dépasse la seule vision de la représentation, pour une immersion dans l'intime de la poésie à pre du poète grâce à des casques auditifs remis aux spectateurs, les mots fusent et résonnent au combat des deux femmes.

Le spectacle s'ouvre durant quelques instants par une désorientation du public qui, invité à rejoindre la scène plongée dans la pénombre, se raccroche aux voix amplifiées avant de découvrir parmi les fauteuils vides du premier balcon, la silhouette du « dealer » et de son « client » qui s'abordent dans la nuit.

L'un est le vendeur d'une marchandise mystérieuse qu'il refuse de dévoiler, l'autre l'acheteur est en prise avec un désir secret qu'il refuse de nommer. La transaction commerciale est la métaphore du conflit entre les protagonistes et traite du rapport entre le dominant et le dominé. Dans cette conjonction, les deux femmes tour à tour se cherchent, se séduisent, s'esquivent et s'opposent.

“ [-] une danse de mort [-] ”

La mise en scène marque très justement l'opacité du rapport de force qui se joue. Elle souligne aussi sa progression dramatique par l'apparition brutale sur le plateau des deux personnages où entre temps les spectateurs auront regagné leurs sièges.

Puis, les joutes verbales sont introduites au rythme d'un dialogue brulant qui se noue et se charge de complexité, d'emportement, de légèreté voire d'humour.

Le duel verbal dans une langue imagée se nourrit d'une stratégie de séduction et d'intimidation. Les répliques sont, en apparence, explicites et crues, mais en fait elles sont sujettes pour le spectateur à une interprétation. Elles suggèrent toute une représentation de l'interdit, du secret, où la mauvaise foi, les ruses et les dénis sont présents, sans être immédiatement perceptibles.

On est saisi par la danse de mort entre les deux partenaires-adversaires du dialogue. Au-delà du texte même très poétique et rythmique, ce sont par leur mouvements, leur rapprochements et leur distance que se décodent les pulsions, les manipulations, les mensonges et les rapports de force des deux personnages. L'une prétend « je suis capable de vous éblouir de mes non ! » l'autre rétorque « toutes les sortes de oui, je les sais ! ».

De ce contact mortifère entre le dealer (**Anne Alvaro**) et le client (**Audrey Bonnet**), exceptionnelles, le public perçoit la tension dramatique qui va du désir à l'hostilité puis tend jusqu'à l'extrême précarité des relations humaines qui en découle.

“ [-] texte fort aux accents métaphoriques [-] ”

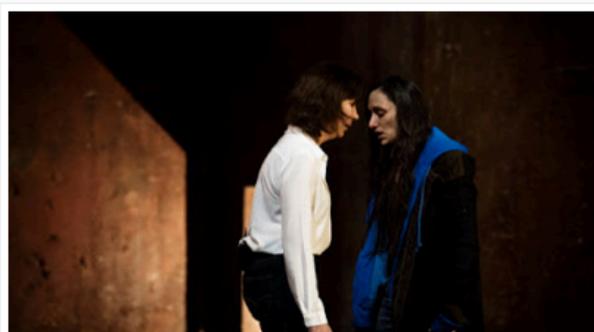
INFOS

Dates : du 3 au 20 février 2016 | Lieu : **Au Théâtre des Bouffes du Nord** (Paris)
Metteur en scène : **Roland Auzet** | Avec : **Anne Alvaro / Audrey Bonnet**

Originalité	★★★★☆
Scénographie	★★★★☆
Jeu des acteurs	★★★★☆
Mise en scène	★★★★☆
TOTAL	3.8
	★★★★☆ SCORE GLOBAL

Dans la solitude des champs de coton ©Théâtre des Bouffes du Nord, le 4 Février

2016



© Christophe Raynaud de Lage

Deuxième escale Koltésienne. Cette fois aux Bouffes du Nord, vingt-neuf ans après **Chéreau**, laissons-nous entraîner *Dans la solitude des champs de coton*.

« Deux hommes qui se croisent n'ont pas d'autres choix que de se frapper avec la violence de l'ennemi ou la douceur de la fraternité »

Casques sur les oreilles, c'est directement sur le plateau que les spectateurs sont invités à se rendre. Ils peuplent l'espace scénique, ils font office de décor, ils deviennent champs de coton. Guidés par les voix d'**Anne Alvaro** et d'**Audrey Bonnet** qui s'échangent les premières tirades philosophiques dans la pénombre. Puis progressivement, le public gagne les fauteuils.

Pourtant, l'originalité de cette mise en scène signée **Roland Auzet** se devait être plus poussée. Le début du deal devait se dérouler dans la rue, en plein cœur du quartier de La Chapelle. Etat d'urgence oblige, l'artiste ruse.

L'effet de déstabilisation est réussi, les voix paraissent si éloignées, les silhouettes sont presque fantomatiques. Dealer et client sont interprétés par des femmes. L'une a la voix grave, maîtrise la situation, elle détient ce que l'autre désire tandis que la seconde est un peu plus sauvage, animale qui se sentirait menacée. Elles se déplacent lentement, leurs mouvements sont comme chorégraphiés dans l'opposition : quand l'une avance, l'autre s'écarte, une séduction contradictoire.

Dans la solitude des champs de coton aux Bouffes du Nord s'avère un savant mélange de choix singuliers. Les comédiennes sont toutes les deux exceptionnelles et portent en elles une interprétation poignante, intense. Le tout porté par une création sonore – composée par **La Muse en Circuit** - qui selon la situation, alimente la tension ou la sérénité éphémère.



Le Théâtre des Bouffes-du-Nord, à Paris.

PATRICK TOURNÈREUF

THÉÂTRE

KOLTÈS À BRAS-LE-CORPS

Dans la solitude des champs de coton, DE BERNARD-MARIE KOLTÈS, mise en scène de Roland Auzet, du 3 au 20 février, Théâtre des Bouffes-du-Nord, 37, bd de La Chapelle, Paris (10^e).

Lorsque Patrice Chéreau crée *Dans la solitude des champs de coton*, en 1987, il attribue le rôle du dealer à Isaach de Bankolé et celui du client à Laurent Malet. L'auteur, Bernard-Marie Koltès, souhaitait que le dealer fût joué par un Noir. L'année suivante, cependant, Chéreau lui-même reprend le rôle. Il inaugure ainsi une série de variations multiples sur la distribution de ce texte que Koltès voyait comme un dialogue philosophique, construit comme une suite de monologues entrecroisés. La dernière en date est celle de Roland Auzet, qui a choisi deux femmes, Anne Alvaro et Audrey Bonnet, pour interpréter les deux personnages. Aucun homme, aucun Noir. Une distance, immédiatement, s'interpose et donne à entendre les paroles autrement. Elle soulève une ambiguïté de genre et démultiplie les possibilités d'identité.

En 1995, pour sa troisième création de la pièce, avec Pascal Gregory cette fois, Chéreau passait du dispositif frontal au bifrontal, impliquant davantage les spectateurs dans les tensions de la représentation. Roland Auzet tente un pas supplémentaire. Il mêle public et actrices, qui forment ainsi « un organe déambulatoire ». Le caractère organique de ces circulations est renforcé par le brouillard dans lequel est plongée la salle, traversée par des rais de lumière et de vidéo. À chaque instant, les spectateurs sont susceptibles de toucher le dealer (la dealeuse) et le client (la cliente), tout en entendant leurs voix dans des casques, entrant ainsi dans les souffles, les vibrations, les sensations intérieures. Une sorte de schizophrénie sensitive au profit d'une intensité sensuelle et d'une tout autre expérience de la pièce, dont les mots, qui évoquent l'espace, la lumière, le toucher et son écart, pourraient acquérir une résonance plus sensible, comme dans l'une des dernières répliques du client : « Non, vous ne pourrez rien atteindre qui ne le soit déjà, parce qu'un homme meurt d'abord, puis cherche sa mort et la rencontre finalement, par hasard, sur le trajet hasardeux d'une lumière à une autre lumière, et il dit : donc, ce n'était que cela. » ●

Christophe Bident

Anne Alvaro et Audrey Bonnet questionnent avec virtuosité le désir koltésien



Quel phénoménal triomphe que ce *Dans la solitude des champs de coton* ! Roland Auzet investit la poésie koltésienne dans l'espace public du plus grand centre-commercial lyonnais en confrontant l'universalité intime du désir à l'agora capitaliste. Une idée du tonnerre servie sur un plateau d'argent par deux tigresses de prestige : Anne Alvaro et Audrey Bonnet. Immanquable !

16h30. Une chaleur de plomb règne dans la Part-Dieu. En ce dimanche ensoleillé, les boutiques sont fermées, sauf quelques restaurants. Quelques passants déambulent dans ce lieu désert, l'air de rien. L'œil cherche, devine et traque tandis que dans les casques aimablement fournis par le théâtre résonne une musique angoissante. Enfermé dans son cocon sonore, le public attend voracement l'arrivée du Client et du Dealer, le duo qui cimente l'intrigue énigmatique du fameux dialogue de Koltès, publié il y a déjà presque trente ans.

Les deux reines arrivent enfin : Anne Alvaro, décontractée et confiante dans son perfecto de voyou et Audrey Bonnet, bête pourchassée et tendue. Pas de sang, non, mais un affrontement verbal tournant autour du désir. Koltès imagine un duel pernicieux et intense sur l'interdépendance de l'Autre. Le rapport demandeur/pourvoyeur instaure d'emblée une relation d'offre et de demande. La mercantilisation des affects pousse chacun d'entre nous à se questionner sur notre propre solitude. La réversibilité de la puissance dominante contribue inexorablement à accroître la tension dramatique.

Grâce à sa création musicale digne de Hitchcock, Auzet manifeste avec brio ce renversement dans une descente littérale aux Enfers pour les deux comédiennes. Elles atterrissent au niveau 0, celui de l'abandon et de la remontée agressive. Finis le soudoiment et la parade de séduction : le Client rejette toute camaraderie possible même s'il souhaite instaurer une égalité tout bonnement impossible à mettre en place. Bonnet tient à la gorge sa complice qui s'étale sur le sol et jette les armes.

Femmes couillues

Acte foncièrement politique, la mise en scène d'Auzet insiste sur sa volonté d'inscrire la pièce de Koltès dans un cadre éminemment public : quoi de mieux que des galeries marchandes à n'en plus finir pour traiter justement de la marchandisation du monde ? Il fallait y penser et le metteur en scène a vu grand, avec raison. Les deux comédiennes, absolument renversantes d'intensité et d'alchimie, gravitent autour d'un imposant double escalier en colimaçon : elles courent, se déplacent comme des chattes sournoises, se touchent et s'empoignent. Un duo de femmes couillues et transpirantes de sensualité et pas deux hommes : un choix assumé qui fait mouche. Le temple de la consommation se transforme alors en espace théâtral désacralisé où le combat dans l'arène fait rage au milieu d'inconnus interloqués, amusés ou indifférents. Quelle concentration doivent mobiliser Bonnet et Alvaro pour arriver à faire abstraction des passants ! Cette audace convoque dès lors la sûreté et la conviction d'une interprétation maîtrisée et les aléas d'une foule incontrôlable, guidée par ses pulsions dépensières et néanmoins fascinée par ce qui est, de fait, placé sous ses yeux.

Fondamentalement hardie, l'entreprise de Roland Auzet remporte ainsi tous les suffrages. Distribution féminine de luxe, rapport brillamment matérialisé entre l'intimité d'une joute verbale et la démesure de l'antre consacrée à la dépense, synesthésie entre la vue et l'ouïe... Les éloges ne manquent pas pour qualifier cette création lyonnaise incontestablement grandiose. Un des plus beaux moments de théâtre qu'il nous a été donné de voir cette saison, tout simplement. Le spectacle sera repris l'année prochaine aux Bouffes du Nord et son écrin historique réduit amènera incontestablement une reconfiguration spatiale totale. La question de l'anonymat d'un public involontaire, de l'immensité de l'espace scénique passeront à la trappe et on perdra sans doute au change. Mais nul doute qu'on sera fidèle au poste en février pour découvrir comment Auzet aura repensé sa version de cette pièce intemporelle de Koltès. ♥♥♥♥♥

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON de Bernard-Marie Koltès. M.E.S de Roland Auzet. Théâtre des Bouffes du Nord. 01 46 07 34 50. 1h15.

© Christophe Raynaud de Lage



Koltès aux Bouffes du Nord : magistral



Au théâtre des **Bouffes du Nord** avaient lieu cette semaine les premières représentations d'une pièce de Bernard-Marie Koltès : **Dans la solitude des champs de coton**. Une œuvre si particulière que peu de metteurs en scène s'étaient déjà risqués à la monter. Un dialogue entre deux personnages, dealer et client, deux humains, deux animaux dont le croisement du regard engendre un dialogue qui semble à la fois hors de tout contexte, et pourtant bien ancré dans une réalité, presque absurde. Un moment de théâtre incroyable.

[rating=5]

[gallery ids="447580,447581,447582"]

Mise en scène par **Roland Auzet**, la pièce est portée par deux actrices : **Anne Alvaro** et **Audrey Bonnet**. Un choix qui déconcerte au premier abord, tant on toujours imaginé les personnages masculins. Mais à peine Anne Alvaro commence-t-elle à parler, comprend-on ce choix. Sa voix, élément essentiel de la pièce, résonne dans les casques audio qui nous sont fournis, prenant tout l'espace, sans jamais trop en faire. Une voix grave, presque amusée de la situation parfois, et pourtant extrêmement prenante, donnant tout son sens à chaque mot prononcé, comme si la justesse de son interprétation décuplait la prose de Koltès, et l'envoyait se balader dans une nouvelle dimension. Dès lors qu'Audrey Bonnet, envoûtante, entre en scène, un fil se tend et se distend, liant les deux actrices, prêt à se rompre à tout moment, mais retenu par les sons de leurs deux voix, qui subliment un dialogue pourtant presque inaccessible sur le papier.

Seules sur scène, les deux actrices nous livrent une interprétation extrêmement poignante qui nous fait redécouvrir le texte de Koltès, s'approchant des mots à pas de loup ou les éraillant à coup de poignard déchiré, toujours dans une nuance qui, même lorsqu'elle est hurlée, nous fait



frissonner d'un mélange de plaisir et d'effroi. Un duel, un duo, un couple, le public se perd à l'écoute de cet échange qui nous happe dans tout son paradoxe, et se retrouve dans cette humanité tellement effroyable à l'issue tragique et suspendue.

Si le jeu des actrices est pour beaucoup dans la réussite complète de la pièce, le choix de la mise en scène constitue un élément non négligeable. Ne serait-ce que par le dispositif mis en place pour le début de la représentation. Gardons le mystère à ce sujet, mais indiquons tout de même que le public y prend part, et que de son rôle, presque implicite, découle une exacerbation de signification quant au contexte d'une telle rencontre. Les casques audio au travers desquels nous vivons la pièce brouillent les contours, les limites, nous rapprochent des actrices dont nous entendons jusqu'au moindre souffle, nous éloignent d'elles par leur existence-même. La musique choisie ajoute à la tension ou au calme, renforçant toujours plus le texte et le jeu, donnant plus de pouvoir aux mots, sans jamais les détourner ou forcer leur signification. Une vraie réussite. L'ambivalence, maître mot de la pièce de Koltès comme de sa mise en scène par Auzet, se traduit également par une scénographie qui mêle intime, public, qui effacent les frontières, comme si nous pouvions intervenir, et qui, pourtant, semble nous rendre cette confrontation d'autant plus tragique, au sens où, alors même que cette force qui tient le dialogue debout paraît ténue, son évolution et son issue n'appartiennent à personne. Auzet et ses actrices jonglent entre la signification du texte même et son expression dans l'espace scénique, ajoutant de nouvelles strates d'émotions à l'impression laissée par la lecture d'une telle pièce, la rendant visible, palpable.

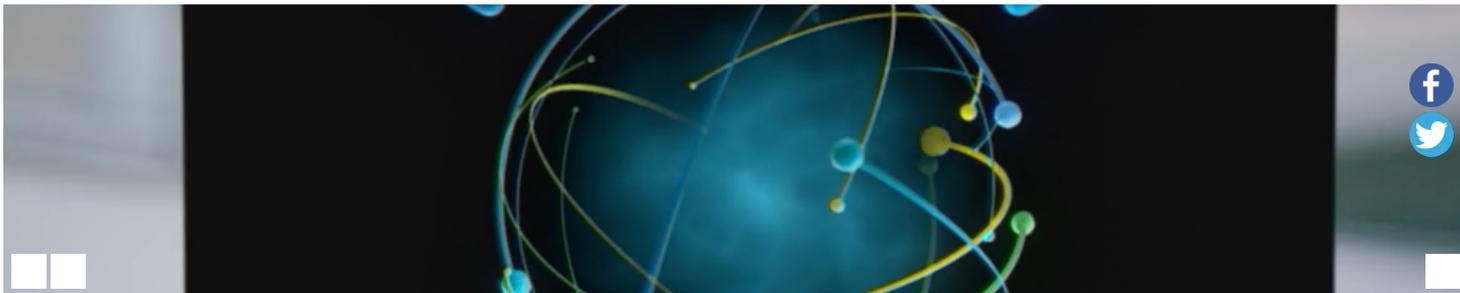
Une pièce qui manie si bien l'œuvre originale qu'elle parvient à la sublimer sans la dénaturer. Magistral.

Texte : Bernard-Marie Koltès

Musique et mise en scène : Roland Auzet

Avec : Anne Alvaro et Audrey Bonnet

VISUELS : images officielles © Christophe Raynaud de Lage



Théâtre : le pari osé (et réussi) de Roland Auzet

Le metteur en scène signe une adaptation très audacieuse de la plus célèbre pièce de Bernard-Marie Koltès aux Bouffes-du-Nord à Paris. Une merveille.

PAR **BAUDOIN ESCHAPASSE**

Publié le 16/02/2016 à 11:29 | Le Point.fr



[ABONNEZ-VOUS À PARTIR DE 1€](#)

Près de trente ans après sa mort, Bernard-Marie Koltès continue de tenir le haut de l'affiche. En octobre dernier, Arnaud Meunier reprenait, à la Comédie de Saint-Étienne, *Le Retour au désert*, du dramaturge disparu à l'âge de 41 ans, en avril 1989. C'est au tour de Roland Auzet de nous proposer sa version de *Dans la solitude des champs de coton*.

Le succès de ce spectacle, qui se joue à guichets fermés à Paris jusqu'au 20 février, est plus que mérité. Car l'ancien directeur du théâtre de la Renaissance d'Oullins signe là une mise en scène particulièrement audacieuse. Cette pièce, devenue un « classique » depuis sa création en 1986 par Patrice Chéreau, en aurait paralysé plus d'un. Roland Auzet ne s'est pas laissé impressionné par le « monument ». Mieux ! Cet « artiste polymorphe », à la fois musicien, circassien et comédien, n'a pas hésité à bousculer ce texte en confiant les deux rôles (masculins) à... des femmes : Anne Alvaro et Audrey Bonnet. L'intrigue campe les relations troubles qui unissent un dealer à son client.



Roland Auzet a eu l'idée de faire entendre cette pièce difficile grâce à un dispositif de casques audio qui équipent chacun des spectateurs. Cette sonorisation devait permettre que les représentations soient données en extérieur. Après avoir été jouée en mai dernier dans un centre commercial de Lyon, la première partie du

spectacle devait être donnée sous le métro aérien de la porte de la Chapelle à

Paris, au milieu des (vrais) toxicomanes et des passants. Las. Après deux représentations en plein air, la préfecture de police a demandé à la troupe de regagner le théâtre en face : impératifs de sécurité et état d'urgence obligent. C'est donc dans le théâtre des Bouffes-du-Nord, dont les murs portent encore les stigmates de l'incendie qui l'a ravagé dans les années 1950, que se trame finalement le drame renversant de Koltès.

Koltès transmis par télépathie

Renversant ? Assurément. Car, dans la mise en scène de Roland Auzet, les spectateurs investissent... la scène. Et c'est depuis le plateau qu'ils vont suivre le premier acte tandis que les deux comédiennes se produisent au balcon. Un dispositif surprenant qui inverse les rôles entre public et acteurs, mais prépare surtout l'auditoire à un deuxième basculement entre les deux personnages cette fois.

L'intérêt des casques audio qui devaient permettre d'entendre les dialogues par-delà le chahut de la rue demeure. Y compris en intérieur. Ils donnent la possibilité aux spectateurs d'entendre, de manière extrêmement précise, les longs monologues murmurés des deux femmes. Ce système de sonorisation, s'il dérouté un peu au départ, donne au spectacle un côté irréel. Comme si le texte de Koltès nous était susurré au creux de l'oreille, voire transmis par télépathie.

Il est rare, au théâtre, d'entendre les respirations des comédiens sur le plateau. Le souffle oppressé d'Audrey Bonnet s'accorde aux mouvements saccadés de son corps, trahissant l'état de manque et son désir dévorant d'être transporté par des stupéfiants. Le halètement, plus inquiétant encore, d'Anne Alvaro traduit, quant à lui, la peur croissante du dealer devant un(e) client(e) « pas comme les autres ». Car ici se niche tout l'enjeu de la pièce : la victime n'est peut-être pas celle que l'on croit.



Un habillage sonore très sophistiqué (alternant bruitage et percussions, mais aussi mélodies douces) ponctue leurs tirades. Il ne s'agit pas d'un artifice. Cette bande-son offre, en effet, des respirations bienvenues lorsque le texte se fait trop étouffant. Il souligne aussi le

renversement progressif des rôles entre la pourvoyeuse de paradis artificiel et sa « proie ».

Les rapports « marchands » entre les deux femmes sont ambivalents, semble nous dire Roland Auzet. « Ce qui se joue ici, c'est la question centrale du désir. Un dialogue de deux solitudes enfermées par la question sous-jacente à tout échange : "Que me veux-tu ?" expose-t-il d'ailleurs dans l'argumentaire. Un sous-texte que n'aurait sans doute pas renié Koltès.

"Dans la solitude des champs de coton", de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène : Roland Auzet. Avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet. Théâtre des Bouffes-du-Nord – 37 bis, bd de la Chapelle, 75010 Paris. Durée : 1 h 15. Jusqu'au 20 février.

[Accédez à l'intégralité des contenus du Point à partir de 1€ seulement >>](#)

INSCRIVEZ-VOUS À LA NEWSLETTER



Votre email

OK

CULTURE

- + [Eagles of Death Metal à Paris : une thérapie collective](#)
- + [Claude Guéant s'en prend au rappeur Nekfeu](#)
- + [Visitez avant tout le monde l'exposition Chamanes et divinités de l'Équateur](#)
- + [BAFTA : pluie de cadeaux pour tous les nominés](#)